



HAL
open science

”Diderot et le langage des femmes : un paradigme utopique”

Odile Richard-Pauchet

► **To cite this version:**

Odile Richard-Pauchet. ”Diderot et le langage des femmes : un paradigme utopique”. Laurence Vanoflen. Laurence Vanoflen (dir.) Femmes et philosophie des Lumières. De l’imaginaire à la vie des idées, 26, Classiques Garnier, p. 99-115, 2020, Masculin/féminin dans l’Europe moderne. hal-02491153

HAL Id: hal-02491153

<https://unilim.hal.science/hal-02491153>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les femmes et la philosophie des Lumières : modes et formes de collaboration et de participation, Université de Paris-Ouest-Nanterre, 15-16 mars 2017.

Odile Richard-Pauchet (Université de Limoges)

« Diderot et le langage des femmes : un paradigme utopique »

On pourrait ouvrir cette étude par une citation du philosophe Diderot, extraite d'un texte écrit à l'occasion du compte rendu d'un ouvrage d'Antoine-Léonard Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* daté de 1772 :

L'âme des femmes n'étant pas plus honnête que la nôtre, mais la décence ne leur permettant pas de s'expliquer avec notre franchise, elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière. Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent. On s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes [...]¹.

Ce propos de Diderot, à la fois ironique et affectueux à l'égard de Rousseau, pourrait fort bien s'appliquer à l'encyclopédiste lui-même. Celui-ci en effet n'a jamais caché son goût pour les femmes, et plus encore son goût de l'échange et de la dispute avec elles. Il s'en explique, et tente même de théoriser le principe de la conversation ou du dialogue philosophique homme/femme dans ce texte qui est une réponse, insérée dans la *Correspondance littéraire*, à l'ouvrage de Thomas. Le plaisir de l'échange verbal entre les hommes et les femmes, croit Diderot, repose sur la différence et la complémentarité des *langages* utilisés par l'un et l'autre sexe : jargon « hérissé et scolastique » chez l'un, « ramage délicat » chez l'autre. Cette différence serait apte à féconder les propos, à enrichir les débats des uns et des autres par le biais des vertus sémantiques et lexicologiques de ce dialogue².

On recherchera l'application de cette théorie dans quelques échanges épistolaires relevés entre Diderot et ses amies féminines, en observant leurs différents succès – heureux et malheureux – et en soulignant la part omniprésente de la séduction ou de la fascination dans la qualité de ces propos, autant dire la part de l'utopie qui sous-tend l'astucieuse théorie.

Parmi les interlocutrices ou destinataires remarquables du philosophe, sa fille, Angélique, mais aussi, ses amies, Mme d'Épinay, Mme Necker, la princesse Daschkoff, et bien sûr,

¹ Denis Diderot, *Sur les femmes* (1772), dans *Œuvres*, éd. André Billy, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 958.

² Voir par exemple, Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland - Une Esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007, p. 98-108 : chap. « Le langage des femmes, un paradigme audacieux », dont nous utilisons ici quelques extraits.

l'amie de toujours, Sophie Volland. On ne se privera pas d'interroger également quelques cas de conversations rapportées, comme les propos truculents échangés avec Mme d'Aine, belle-mère du baron d'Holbach, et surtout les célèbres entretiens avec Catherine II³.

Le langage des femmes : un paradigme audacieux

La réflexion de Diderot encyclopédiste, linguiste, grammairien, épistolier, sur la crise du langage, accorde une place particulière au langage féminin, considéré comme un motif perpétuel d'admiration et d'étonnement, un territoire non encore exploré par les philosophes, une source d'inspiration non négligeable pour les poètes, et peut-être l'antidote à cette crise⁴. L'hypothèse est la suivante : c'est parce qu'elles sont tenues éloignées, par leur manque d'éducation, des concepts et des discours dévoyés d'une société corrompue, que les femmes apparaissent plus proches d'un « pré-langage », de ce langage *natif* qui serait celui du cœur. C'est dans ce sens que vont par exemple, adressés à son amie Sophie Volland, ses commentaires portant sur les lettres que Mlle Dornet, actrice et protégée du philosophe, adresse à son amant le prince Galitsyn :

Elle écrit fort bien, mais très bien. C'est que le bon style est dans le cœur ; et voilà pourquoi tant de femmes disent et écrivent comme des anges, sans avoir appris ni à dire ni à écrire, et pourquoi tant de pédants diront et écriront mal toute leur vie, quoiqu'ils n'aient cessé d'étudier sans apprendre (*LSV*, 515).

La qualité de ces lettres est présentée comme intrinsèquement liée à la beauté de l'âme et à la sensibilité de cette « belle dame ». Il existerait donc un style particulier qui transcende l'âme, à la fois véhicule et reflet de cette beauté intérieure qui n'est autre que l'innocence (celle, précisément, d'un « ange »), une vertu que Diderot nomme aussi, dans sa version féminine, « l'honnêteté » (notamment lorsqu'il nomme Sophie « l'honnête femme »). Il faut noter ici le paradoxe qui consiste à attribuer de telles qualités à une courtisane, mais Diderot admire Mlle Dornet à l'instar d'une autre Marie-Madeleine, une jeune femme repentie et touchée par la grâce de l'amour. C'est dans un autre contexte, où est encore convoquée la « bonté de l'esprit

³ On exclura en revanche de ce corpus les lettres à Mme de Maux, dont l'établissement n'offre pas encore les garanties scientifiques d'attribution et de datation.

⁴ « Je suis si accoutumé à vous trouver innocente. Voilà une phrase bien singulière. Mais d'où vient donc que les expressions les plus honnêtes sont presque devenues ridicules ? En vérité nous avons tout gâté, jusqu'à [la] langue, jusqu'aux mots. Il y a apparemment au milieu de la pièce une tache d'huile qui s'est tellement étendue qu'elle a gagné jusqu'à la lisière » (à Isle, le 23 août 1759). Nous utilisons notre édition : Diderot, *Lettres à Sophie Volland, 1759-1774*, éd. Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, 2010, p.61, désormais abrégé. *LSV*.

et du cœur », que le langage féminin – celui cette fois de Sophie et de sa sœur – témoigne le mieux de ses qualités :

Je n'ai pas la vanité de me croire plus avancé que vous dans ces questions qui tiennent purement et simplement à la bonté de l'esprit et du cœur. Je penserai peut-être aussi bien que vous, et vous aurez toutes deux l'avantage de dire mieux que moi, parce que vous êtes des femmes et que votre ramage simple, facile, uni, ôtera aux idées l'air abstrait, hérissé et pédantesque que notre savoir scolastique leur donne plus ou moins (9 septembre 1762, *LSV*, 341⁵).

Ce jugement sur la langue de Sophie et de sa sœur « Uranie » utilise déjà, de façon anticipée mais très déterminée, les concepts qui seront mis en œuvre à la fin de *Sur les femmes* : bonté du cœur, absence de formation intellectuelle, éléments qui conduisent à la *simplicité* et à la *facilité* d'un « ramage délicat ».

Mais un scrupule nous arrête alors ici, s'agissant d'évoquer la nouveauté du concept. Est-ce la première fois que l'on observe, et Sophie est-elle la première femme du monde à manifester ce langage agréable, honnête et pur ? On peut se demander si ce que Diderot apprécie tant dans la parlure et l'écriture de ces femmes singulières, isolées, uniques, que sont Sophie ou l'actrice Mlle Dornet, ce n'est pas une forme de parenté avec les dames de l'ancien temps, grâce à leur éloignement paradoxal du monde. Sophie, par son éducation surannée, son existence en vase clos au sein d'une austère famille bourgeoise, Mlle Dornet de par ses origines modestes, sa vie libre et sa fréquentation d'aristocrates bien nés, manifesteraient, selon un étonnant conservatisme temporel, des qualités linguistiques proches de cette Mme de Sévigné que Diderot admire tant, notamment cet « enjouement » si vanté par Mlle de Scudéry et assimilé, dans une doctrine figurant dans *La Clélie*, au style galant. On note en effet, avec Delphine Denis, dans une étude consacrée à l'écrivaine,

[qu']Avec le *style enjoué*, grâce au modèle conversationnel, s'ouvre l'âge d'une autre rhétorique, moins soucieuse de convaincre que d'agréer ou de plaire. Les catégories esthétiques de délicatesse et de galanterie passent alors au premier plan, bannissant pour longtemps la rigueur du *modus scholasticus*. Se constituent ainsi à travers elles, ce qu'on a pu appeler une esthétique de la gaieté, sensible à tous les aspects de ce que le XVIIIe siècle nommera l'esprit⁶.

Ce que Mlle de Scudéry ne mentionne pas toutefois dans cette description, c'est la composante vertueuse de ce style, qui manifeste un bon sens, une justesse d'analyse

⁵ Voir aussi un des fragments non datés de la correspondance : « Un homme de goût s'est débarrassé d'un certain jargon scholastique et barbare qui en rendra la lecture rebutante aux femmes, aux enfants et aux gens du monde » (*Lettres à Sophie Volland*, édition André Babelon, Paris, Gallimard, 1930, 3 vol. ; Reprint, Paris, Éditions d'Aujourd'hui, coll. « Les Introuvables », 1978, t. III, p. 287).

⁶ Delphine Denis, « Conversation et enjouement, l'exemple de Madeleine de Scudéry au XVIIe siècle, dans Alain Montandon (éd.), *Du Goût, de la Conversation & des Femmes*, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, coll. « Littératures », 1994, p. 126.

compatible avec la loi morale (l'analyse précieuse va en effet jusqu'à intégrer l'art de la raillerie dans cet agréable badinage social en vogue à la fin du XVIIIe siècle). Il serait tentant alors de « mixer » ce style élégant et désuet avec la simplicité bourgeoise et le bon cœur des personnes évoquées, pour en faire un nouvel archétype, non pas de vertu aristocratique, mais de sociabilité vertueuse telle que Diderot la rêve encore dans ces années 1760. Ce nouvel *idiome*, fait à la fois d'intuition et de pudeur, serait un compromis entre les exigences de la vérité et celles de la bienséance, et surtout un art de la conversation en prise avec le réel :

Tandis que nous lisons dans des livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon, en sentinelles, et armé de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. Thomas ne dit pas un mot des avantages du commerce des femmes pour un homme de lettres ; et c'est un ingrat⁷.

Il est frappant de constater à quel point ce passage retrace en grande partie l'histoire intellectuelle de la relation de Diderot avec Sophie (mais aussi avec beaucoup d'autres femmes), relation conçue comme une expérimentation sur le plan du langage. Pour un philosophe tel que Diderot, entretenir un commerce, se livrer à la conversation (qu'elle soit épistolaire ou de salon) avec une femme, relève d'une véritable expérience par l'intermédiaire de laquelle il s'agit de désapprendre un savoir *pédantesque*, *scolastique*, pour se mettre dans un état d'innocence propre à penser différemment. La femme serait un territoire vierge sur lequel s'aventurer en explorateur, afin d'y découvrir de nouvelles idées énoncées dans des dialectes inconnus et transparents, évidents par leur simplicité même. Elle serait cet « Autre » radical à la découverte duquel le philosophe des Lumières doit tendre, et au déchiffrement duquel toute sa philosophie peut se consacrer afin de bâtir un nouveau monde.

L'utopie d'un langage natif : d'autres modèles, de la candeur au prosaïsme

Nous avons montré ailleurs⁸ comment cette quête ne va pas sans une ambiguïté assumée. Diderot s'émerveille chez sa fille Angélique de l'usage d'un langage à la fois innocent et

⁷ *Sur les femmes*, *op. cit.*, p. 957-958. On trouve aussi, dans la *Satire I, sur les caractères et les mots de caractère, de profession, etc.*, ce même point de vue : « Chaque sexe a son ramage ; celui de l'homme n'a ni la légèreté, ni la délicatesse, ni la sensibilité de celui de la femme. L'un semble toujours commander et brusquer ; l'autre se plaindre et supplier... » (*DPV*, XII, 21).

⁸ Voir Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland...*, *op. cit.*

créatif, familial et savant. Mais il sait pertinemment qu'elle subit tant l'éducation soignée, avant-gardiste de son père, que les influences populaires, riches en préjugés, de sa mère :

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu et que son papa fait le bien. Que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds. Qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte (22 novembre 1768, *LSV*, 604).

L'éducation en vase clos qu'il croit lui donner est-elle en effet si étanche, permet-elle à Angélique de se forger un langage totalement original ? Ou bien cette éducation métissée, « à hue et à dia », n'est-elle pas justement ce qui fait la richesse et le bon sens d'une jeune fille habituée à la clarté du raisonnement paternel, mais aussi à la simplicité, au prosaïsme maternel ? De même l'admiration qu'il voue à Mme d'Aine, belle-mère du baron d'Holbach et généreuse hôtesse du château du Grandval, repose-t-elle sur le goût qu'il a de son franc-parler, et d'une certaine rudesse de langage assez déconcertante⁹. Or cette rudesse est peut-être due davantage à son statut d'étrangère (elle est d'origine allemande), ce qui lui donne un « style » proche de feu la princesse Palatine, qu'à une innocence « native » dont on peut douter, chez ce personnage rabelaisien qui ranime sans cesse par ses plaisanteries la sensualité de ses hôtes masculins. Mais c'est le type même de « l'honnête femme », qui honore cette abbaye de Thélème dont elle est l'hôtesse plantureuse et gourmande, et qui, comme Sophie, n'a point besoin de l'euphémisme pour dire tout haut ce qu'elle pense. On trouvera de même chez Sophie, grande lectrice de Montaigne¹⁰, ce prosaïsme, cette rudesse un peu masculine capable d'appeler un chat un chat, « parce que ma Sophie est homme et femme, quand il lui plaît¹¹ ». C'est ce que suggère l'écrivain dans le *Salon de 1759*, par cette allusion au jugement de sa maîtresse sur les personnages peu expressifs de *la Piscine Miraculeuse* (Vien) :

⁹ Elle écorche volontiers les mots : pour elle, l'*Encyclopédie* n'est autre que la *Socoplie*. À une question du philosophe sur la façon dont a grandi sa petite chienne Thisbé, elle répond : « Pardi, en se crevant de mangeaille comme vous et moi » (*LSV*, 78) ; à Mlle Anselme, sa femme de chambre : « Vous avez bien le plus vilain cul qui se puisse [être] » (*LSV*, 88) ; au docteur Hope, surnommé par Diderot le « père Hoop » : « *Un vilain marsouin comme cela ; plus vieux, plus laid, plus ridé, plus crasseux ! Et qui sait où cela s'est fourré ?* » (*LSV*, 159) ; enfin, aux plaisanteries de son gendre : « Voici quelque cochonnerie » (*LSV*, 179). À propos de Taupin, le chien du meunier (également le soupirant roturier de Thisbé), Mme d'Aine prétend « qu'il est impossible d'analyser les sentiments les plus délicats, sans y découvrir un peu de saloperie » (*LSV*, 215).

¹⁰ Sophie, selon le salonier, est celle qui fait « tous les matins son oraison dans Montaigne et qui a appris de lui, bien ou mal à propos, à voir plus de malhonnêteté dans les choses que dans les mots » (*Salon de 1767*, dans *Salons*, édition Marie Bukdahl, Michel Delon, Didier Kahn, Annette Lorenceau, Paris, Hermann, 1995, t. III, p. 129).

¹¹ *LSV*, 28.

Le Christ y a l'air benêt comme de coutume [...] ; et sur le milieu, [il y a] un malade assis par terre qui fait de l'effet. Il est vrai qu'il est vigoureux et gras. Et que ma Sophie a raison quand elle dit que s'il est malade, il faut que ce soit d'un cor au pied¹².

C'est donc bien cette *honnêteté* intellectuelle exceptionnelle, à la fois de mœurs et de langage, qui recueille (d'Angélique à M^{me} d'Aine, en passant par Sophie Volland) l'admiration du philosophe et fait qu'il décerne le statut « d'âme sœur » à Sophie :

Adieu, femme de bien. Adieu [M^{me} Legendre], l'amie de l'honnête femme (BAB. I, 246).

Voici pour le langage idéal de l'honnête femme, dont le spectre un peu utopique s'étend de la candeur à la grivoiserie, de la pudeur à l'obscénité, de l'honnêteté stoïcienne à une forme de cynisme, de l'élégance à la truculence. L'honnête femme aurait, comme le Neveu de Rameau, un « diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde et des Lettres, moitié de la Halle » Mais nous n'aurons pas fait le tour de la question, tant que nous n'aurons pas observé comment s'organise, dans l'espace et dans le temps, une conversation avec « l'honnête femme ».

C'est précisément grâce à une lettre à Sophie Volland que Diderot a décrit et théorisé « les circuits » étranges, en apparence irrationnels de la conversation, en réalité reliés entre eux par un lien non causalité mais d'analogie :

C'est une chose singulière que la conversation, surtout lorsque la compagnie est un peu nombreuse ; voyez les circuits que nous avons faits ; les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites. Cependant comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation [...]. Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple. L'or est jaune, la soie est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la paille est jaune ; à combien d'autres fils, ce fil jaune ne répond-il pas ? La folie, le rêve, le décousu de la conversation consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune.

Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. Il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon de soleil. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter ; et moi-même peut-être dans ce moment (Le Grandval, 20 octobre 1760, *LSV*, 177).

Ajoutons aussi, avec Stéphane Pujol et ses travaux sur l'entretien philosophique¹³, que la « conversation » héritée du Grand siècle reçoit ses lettres nobles, au siècle des Lumières, grâce à une mutation sémantique, en devenant à proprement parler un *entretien*, c'est-à-dire un fait de langue. Ce n'est plus seulement une situation d'énonciation, un lieu ou un moment de convivialité, le fait « d'être ensemble » agréablement, mais son moyen et son mode même :

¹² *Salon de 1759, op. cit.*, I, p. 95.

¹³ Stéphane Pujol, « De la conversation à l'entretien littéraire », dans *Du Goût, de la Conversation & des Femmes*, *op. cit.*, p. 133.

une discussion, à bâtons rompus certes, mais qui vise à formuler quelque vérité, à produire des énoncés pertinents et nouveaux. Il faut ici consulter notamment l'article de l'*Encyclopédie* dû à d'Alembert, intitulé CONVERSATION, ENTRETIEN. Aussi l'*Entretien entre Diderot et d'Alembert*, issu du tryptique du *Rêve* (1769) est-il bien une conversation au chevet d'un malade, mais surtout l'occasion, sur le mode épistémologique, de redéfinir tout un pan de l'étude du vivant.

Les conversations entamées, poursuivies avec des femmes sur le mode convivial, badin, sans enjeu fort et sans toute cette pression masculine qui exige l'emploi d'un jargon spécifique pour se donner de l'importance, ont probablement fécondé la pensée de Diderot, qui s'est formulée ensuite à de nombreuses reprises sous forme de dialogue, souvent en présence de femmes d'ailleurs (Julie de l'Espinasse dans le *Rêve*, la Maréchale dans le célèbre *Entretien*). Il faut tenir compte en effet de l'expérience vécue dans ces formes philosophiques expérimentales. Diderot insiste d'ailleurs lui-même assez souvent sur cette situation de salon, confortable pour le corps, qui produit l'éclair de la pensée¹⁴. On peut citer entre autres ce passage des *Lettres à Sophie Volland* où le philosophe semble converser directement avec Sophie par l'intermédiaire de la lettre, passage qui prend l'allure d'un entretien de salon¹⁵ :

Autre chose, car je cause en vous écrivant, comme si j'étais à côté de vous, un bras passé sur le dos de votre fauteuil et que je vous parlasse. Je vous dis sans ordre, sans réflexion, sans suite, tout ce qui se passe dans l'espace que je remplis et hors de cet espace ; dans le lieu où je suis et dans celui où les autres se meuvent ; dans le lieu où je sens à tout moment que je vous aime à la folie et où le reste se tourmente pour cent mille colifichets (14 juillet 1762, *LSV*, 277).

Il se peut d'ailleurs que Diderot ait encore poursuivi cette « chimère à deux », celui d'un moment de convivialité mêlé de créativité intellectuelle, lors de ses entretiens avec l'impératrice Catherine II, pour qui il a noté et rédigé quelques-uns des entretiens dont leurs conversations furent le creuset. Notons que comme Mme d'Aine, Catherine était d'origine allemande, et pouvait lui rappeler par ses intonations, sa façon, son style, la bonne hôtesse du Grandval. Lui-même a tellement insisté sur la forme à la fois détendue, ritualisée et productive de ses entretiens avec l'impératrice qu'on peut à bon droit juger qu'il pensait ainsi donner forme à son utopie, ayant cru trouvé, comme Montaigne, « l'adresse forte et amie » sur laquelle s'appuyer ou avec laquelle collaborer. Restait ensuite, bien évidemment, à

¹⁴ Anne Chamayou, « Regrets sur un vieux fauteuil : le discours du repos dans la correspondance complète de Diderot », Dossier « Diderot en Correspondance » présenté par M. Buffat, G. Cammagre et O. Richard-Pauchet, dans *Épistolaire*, n°40, Paris, Champion, 2014, p. 33-45.

¹⁵ Voir aussi, le 3 novembre 1760 : « Mon amie serait droite, derrière le fauteuil de sa mère, en face de sa sœur, avec ses lunettes sur son nez. Elle parlerait ; sa sœur, la tête appuyée sur sa main et son coude posé sur la table, l'écouterait en faisant les petits yeux » (*LSV*, 205).

appliquer le contenu de ces belles rêveries, et là commence la désillusion. Mais observons un instant ce qu'il écrit à Catherine, après avoir adressé à peu de choses près les mêmes réflexions à Sophie quelques années auparavant :

Je dis à votre Majesté Impériale tout ce qui me passe par la tête. Quand je manque de choses fortes, j'ose lui en dire de frivoles (chap. « Du Luxe¹⁶ »).

Et puis, comme les plus courtes folies sont les meilleures, je finis ici la mienne (chap. « Sur les Maisons de commerce », p. 214).

J'écris à Votre Majesté comme elle me permet de causer avec elle. Je me livre à tous les écarts de ma tête. Je ne perds cependant pas de vue mon chemin et j'y rentre (chap. « de la Capitale », p. 272).

Il ne tarira pas d'éloges sur ce personnage qui réunit comme Sophie des qualités d'homme et de femme, mais à la dimension d'un chef d'État, et tombe même ce faisant dans un discours particulièrement flagorneur :

C'est moi qui leur dirai que vous réunissez l'âme d'une Romaine [il écrit parfois « l'âme de César », ou encore « de Brutus¹⁷ »] et les séductions de Cléopâtre ; la force avec la douceur, le mépris du péril et de la vie, la pénétration qui à tout moment, me gagnait de vitesse, avec un jugement sain ; la dignité avec l'affabilité [...] ; la chaleur de l'âme, même son impétuosité, avec la patience et la modération ; l'amour du bien avec cette constance qui ne se décourage pas et qui sait attendre le moment du succès ; les grandes vues, avec cette modestie singulière qui, en abandonne le mérite aux autres et qui ne se réserve que celui de l'approbation [...] (chap. « Ma rêverie à moi Denis le philosophe », p. 256 -257).

Des propos singuliers, des échanges privilégiés

Nous avons vu jusqu'ici différents cas où des conversations féminines prenaient, aux dires du philosophe, un tour particulièrement original, créatif et vivant grâce aux qualités intrinsèques des interlocutrices, mais dont la correspondance du philosophe (en dehors de l'échange tout à fait exceptionnel avec Sophie Volland) ne se faisait que l'écho, la citation ou l'imitation. Il nous reste à voir le cas où sa correspondance, pour des raisons d'éloignement spatial ou social, remplace véritablement cette conversation *in situ*, et devient l'objet d'un échange intellectuel où le choix d'une interlocutrice féminine joue un rôle décisif dans la qualité ou la richesse du propos.

Précisons que la *conservation* même de ces lettres (souvent en quelques exemplaires seulement par destinataire féminine) autour de sujets corrélés à leur situation particulière,

¹⁶ Voir Maurice Tourneux, *Diderot et Catherine II*, Paris, Calmann-Lévy, 1899, p. 222.

¹⁷ Voir ainsi les lettres à Sophie écrites au retour du voyage de Russie (de Hambourg, 30 mars 1774, ou encore de La Haye, fin avril, début mai 1774).

sociale ou professionnelle, doit nous interroger sur le choix qui a probablement présidé à leur sauvegarde : lettres sur la vie familiale à sa fille Angélique, lettres sur le théâtre à l'actrice Marie-Madeleine Jodin, lettres politiques à la princesse Daschkoff, lettres sur des sujets littéraires à Mme d'Épinay... Cette spécialisation de la lettre nous suggère que bien d'autres de moindre qualité n'ont pas été retenues par l'écrivain ou le collectionneur. Nous nous appuyerons sur cette adéquation entre le propos et la destinataire pour souligner ce que peut-être un épistolier tel que Diderot a voulu démontrer : à savoir la pertinence, en situation d'émulation intellectuelle, de telle destinataire comme dépositaire de tels propos. Et nous rejoindrons en ce sens la démarche suivie par Jürgen Siess dans un ouvrage récent, qui se propose, à travers l'étude de six correspondances de femmes des Lumières avec des hommes, « de vérifier dans quelle mesure l'appel à leur potentiel et la prise de conscience qu'il implique peuvent être décelés dans le discours des épistolières qu'on a choisi d'examiner ici, Émilie du Châtelet, Marianne de la Tour, Isabelle de Charrière, Éléonore de Sabran¹⁸ ». « L'appel à leur potentiel » : c'est bien de cela en effet qu'il s'agit quand Diderot s'adresse à ces femmes pour leur tenir un discours novateur, dans leur langage respectif, dont il sait qu'elles l'entendront parfaitement et en feront un bon usage, à la fois personnel (impliquant une « prise de conscience » de leurs propres compétences) et universel (en le diffusant selon des canaux non officiels, mais tout aussi efficaces).

Ainsi, nous relèverons d'abord un fragment d'échange épistolaire avec Mme Necker, inspiré par l'amour parental dont le philosophe sait qu'il touchera particulièrement son interlocutrice, grâce à l'usage d'un « nous » qui le fait s'associer à elle pour exprimer la communauté de ce sentiment si intime. Cette lettre brève, plutôt un billet, est en réalité un mot d'excuse visant à se faire pardonner son absence à l'une des visites qu'il se promettait de faire à sa riche amie, et qu'il a dû différer pour passer voir d'abord ses propres enfants (Angélique et son époux M. de Vandeul) :

Si vous n'étiez pas la bonté même, M. Grimm m'aurait un peu brouillé la tête (= gourmandé), et fait bien plus de mal qu'il ne voulait. Les célibataires ! Ô les vilaines gens que les célibataires ! Il y a un sentiment très doux, très cruel, qu'ils ne connaîtront jamais ; et ce sentiment est peut-être encore le plus violent de tous : c'est celui qui nous attache à nos enfants (fin octobre 1772)¹⁹.

¹⁸ Jürgen Siess, *Vers un autre mode de relation entre les sexes. Six correspondances de femmes des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2017, introduction, p. 8.

¹⁹ Diderot, *Correspondance*, dans *Œuvres*, éd. L. Versini, Paris, Laffont, 1997, t. 5, p. 1141.

Même argument à la princesse Dashkoff, pour excuser un long silence pouvant passer pour un abandon réel ou un manque d'amitié. La maladie s'en est prise à sa famille Diderot, et tout particulièrement à Angélique, la fille :

Depuis deux mois passés nous plongeons chaque matin dans un bain chaud cet enfant pour lequel ma tendresse est sans bornes. J'ose vous parler de ces affections, à vous qui m'avez révélé par votre bonté que ce qui m'intéresse profondément ne vous est pas tout à fait indifférent (3 avril 1771)²⁰.

À chaque fois, le philosophe en appelle à la « bonté » de la dame importante à qui il s'adresse, c'est-à-dire à cette qualité universelle capable de faire fi des usages sociaux pour n'entendre plus que la voix du cœur. En guise d'excuse, la lettre se fait ensuite gazette, et même réflexion politique. Mais pour ce faire, elle emprunte un langage plaisant, moulé sur une conversation de salon et adaptée à sa destinataire féminine :

Si j'étais sûr que ce que je suis en train d'écrire ne dût pas tomber en d'autres mains que celles auxquelles je les destine, je pourrais vous dire qu'un avocat général (la Chalotais) a chassé les jésuites de Bretagne. Ces hommes remuants et vindicatifs ont mis de leur côté le gouverneur de la province (le duc d'Aiguillon) ; ce gouverneur est un grand homme violent, déterminé, despotique ; ce grand homme a jeté en prison l'avocat général (*ibid.*, p. 1067).

Le langage utilisé par Diderot se clarifie volontiers, se simplifie, devient presque caricatural à destination d'un auditoire peu au fait de ces événements et qui a besoin qu'on problématise efficacement les faits. Aussi les fonctions sont-elles clairement énoncées au détriment des patronymes (le gouverneur, l'avocat général), de même que les principaux enjeux et forces en présence (« Ces hommes remuants et vindicatifs », « ce grand homme »). Il est vrai que la censure rôde et que le philosophe privilégie les « codes » en vigueur (« Tandis que se roule ce plaisant écheveau, le maître » = le Roi, « prend pour son compte une maîtresse » = la Du Barry). À l'égard de sa lectrice, le philosophe privilégie, comme dans une pièce de théâtre, les caractères, afin qu'elle en apprécie mieux la nature du drame qui se joue : « ce gouverneur est un grand homme violent... ». Mais ce langage reflète-t-il pour autant celui des femmes en général ? On peut peut-être le penser, sinon pourquoi une telle traduction expressive des événements politiques ? Diderot, de nombreuses études l'ont montré (Starobinski, Diderot et la parole des autres ?), est passé maître dans l'art de se mettre à la place des autres (re-citer ici l'étude de Jean Varloot sur le dialogue philosophique dans une édition de poche), devenant ainsi l'auteur virtuose de dialogues mettant aux prises un personnage de philosophe et une femme, (la Maréchale), un fou (Rameau), un homme qui rêve (d'Alembert)...

²⁰ *Ibid.*, p. 1067.

À l'égard d'Angélique, sa fille, on a vu que le philosophe se réjouissait de son langage imagé, franc et vivant, lorsqu'elle était petite. Devenue adulte, il n'hésite pas à lui rendre la pareille dans une lettre où, sous couvert de lui donner des nouvelles de sa mère, prise de vapeurs, il se montre en médecin administrant à la malade des lectures romanesques comme autant de potions :

J'avais toujours traité les romans comme des productions assez frivoles ; j'ai enfin découvert qu'ils étaient bons pour les vapeurs ; j'en indiquerai la recette à Tronchin la première fois que je le verrai. *Recipe* huit à dix pages du *Roman comique* ; quatre chapitres de *Don Quichotte* ; un paragraphe bien choisi de Rabelais ; faites infuser le tout dans une quantité raisonnable de *Jacques le fataliste* ou de *Manon Lescaut*, et variez ces drogues comme on varie les plantes, en leur en substituant d'autres qui ont à peu près la même vertu (28 juillet 1781, p. 1316).

Paraphrasant la formule liminaire de son *Éloge de Richardson*, Diderot choisit délibérément ce ton plaisant et sa métaphore médicale pour introduire l'idée d'une évolution radicale de son approche du roman. Frivole peut-être, mais souverain contre les « vapeurs », c'est-à-dire divertissant, le roman une fois ingéré peut devenir selon lui enrichissant et constructif : il facilite le dialogue sur des sujets littéraires (« Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle régale tous ceux qui la visitent de ce qu'elle a retenu, et que la conversation redouble l'efficacité du remède », *ibid.*). On ne peut douter qu'Angélique, devenue une personnalité cultivée, bonne connaisseuse de l'œuvre de son père (au point d'envisager, après la mort de celui-ci, l'édition de ses œuvres complètes), n'ait profité pleinement de ce clin d'œil intertextuel, et de la truculence moliéresque du récit imagé qui renforce son efficacité. Cela d'autant plus que le dernier roman de Diderot lui-même, *Jacques le fataliste*, s'inscrit dans la liste burlesque des « médicaments ».

Ainsi Angélique rejoint-elle la cohorte de ces femmes que le philosophe a distinguées, privilégiées²¹ pour échanger avec elles sur des sujets d'importance. Il les traite, ces sujets, sur un mode poétique et léger afin de se mettre de niveau avec un savoir féminin sans doute moins étendu, mais avec une intuition, un bon sens, une inventivité décuplés. L'archétype de ces interlocutrices, en dehors de Sophie Volland qui fut pendant de nombreuses années la destinataire préférée (Mme de Maux en a été une autre à partir de 1769), serait probablement Mme d'Épinay, qui fut non seulement une amie de plume, mais aussi véritablement une collaboratrice de Diderot dans la tâche de la *Correspondance littéraire* (citer la thèse de Melinda Caron). Le corpus conservé de leur échange est sans doute fort lacunaire (voir notre étude parue dans RDE), aussi est-il difficile de prendre la mesure de leur collaboration. Mais sa qualité est telle qu'il mérite une attention toute particulière. Nous n'en prendrons pour

²¹ Notons que son épouse Anne-Toinette n'en fait pas partie.

exemple qu'une lettre de septembre 1771, consistant en un jugement littéraire dans lequel Mme d'Épinay, prise d'abord pour arbitre, reçoit le correctif de son interlocuteur (ce cas de figure a été observé à de très fréquentes reprises dans la correspondance entre Diderot et Sophie Volland). Il y apparaît que le philosophe reçoit avec intérêt le jugement de sa « belle amie » sans lui ménager ses critiques. Il s'agit de juger, avant son insertion dans la *Correspondance littéraire*, du compte rendu enthousiaste qu'elle vient de rédiger de l'*Éloge de Fénelon* par La Harpe :

Vous permettez donc, Madame, qu'on ajoute quelques mots au jugement que vous venez de porter de l'*Éloge de Fénelon* par M. de La Harpe, et je vais user de la permission. Relisez, et vous sentirez combien il y a peu de ressort au fond de cette âme (...). Je n'effacerai point votre éloge, bonne amie, parce que j'aime à louer ; mais je me garderai bien d'être de votre avis (...); et s'il vous a touchée jusqu'aux larmes, c'est que vous avez l'âme sensible et tendre (...). Pour Dieu, mon amie, abandonnez-moi les poètes et les orateurs. C'est mon affaire. J'ai pensé envoyer votre analyse sans correctif. Est-ce là de l'éloquence ? C'est à peine le ton d'une lettre (...). (Versini, p. 1085-1086).

On retiendra de ce passage la diplomatie dont fait preuve le philosophe avec Mme d'Épinay, et l'effort qu'il opère pour la mettre de plain-pied avec lui-même dans la tâche critique qui les occupe. Ce qui ne l'empêche pas de reprendre la main bien vite en tant que spécialiste des « poètes et des orateurs », de l'éloquence en somme. Est-ce à dire qu'il cantonne Mme d'Épinay dans l'analyse de textes mineurs (ainsi, par exemple, des discours écrits en forme de « lettre ») ? Sa lettre à son amie se poursuit d'ailleurs symptomatiquement par un appel, sous forme de prosopopée, à La Harpe lui-même, puis à l'abbé Arnaud, autre critique (directeur du journal étranger à cette époque ?), enfin aux lecteurs même de la *Correspondance littéraire*, qu'il prend à témoin du manque de sensibilité du critique incriminé (« il devrait se mettre pour quelques années à l'école de Jean-Jacques »), ainsi que de son écriture pompeuse : « et vous verrez que, pour louer convenablement Fénelon, il fallait s'interdire tout mouvement oratoire » (*ibid.*, p. 1087). Ce « vous » final, à cet égard, est assez ambigu puisqu'on ne sait si la prosopopée adressée aux lecteurs se poursuit, ou bien si l'épistolier se tourne à nouveau, pour finir, vers sa destinataire. On peut suggérer que celle-ci a été englobée dans le corps des lecteurs, et que le « critique en chef » qu'est Diderot achève sa lettre dans une position de supériorité. Mais on retiendra de son texte le fait que, comme dans le célèbre échange sur le théâtre avec Mme Riccoboni, Diderot ne dialogue qu'avec des « adversaires » à sa hauteur, ainsi qu'il le fait toujours lorsqu'il prend la peine d'écrire une lettre de cette ampleur. En témoigne un autre échange à caractère esthétique tout aussi animé, avec un homme cette fois,

le sculpteur Falconet, échange (vu sa dimension et les circonstances de sa rédaction) qui fut promis, lui, à publication sous le titre *Le Pour et le contre* (1766).

Afin de conclure sur cette fascination de Diderot pour le langage féminin, et sa prédilection, à titre expérimental, pour l'échange intellectuel avec des femmes, on reconnaîtra l'importance de ce paradigme promu selon lui à un avenir certain dans la recherche d'une poétique philosophique. Mais il faut souligner que dans la liste de ses arguments, la prétendue proximité de la femme avec la nature est une donnée idéale qui occulte singulièrement, dans une pensée pourtant ouverte, la nécessité de l'éducation complète de ces femmes et surtout de leur partage du monde intellectuel et social avec les hommes. De ce point de vue, les femmes qu'il distingue, telles Sophie, Angélique, Mme d'Aine, ou encore Catherine II, font figure d'exceptions : Diderot souligne justement, notamment en ce qui concerne le goût de Sophie pour Montaigne et l'éducation de Catherine, leur culture et leurs connaissances exceptionnelles. Seule Mme d'Aine semble posséder un jugement sain surgi *ex nihilo* ainsi que, à de certaines occasions, la jeune et naïve sœur de Sophie, Marie-Charlotte Legendre, qu'il surnomme affectueusement, et presque ironiquement, « Uranie » (muse de l'astronomie !). L'intelligence féminine relève en général selon lui d'une simplicité, d'une authenticité, voire d'une *surnaturalité* qu'il ne s'explique pas vraiment. La femme à laquelle rêve le philosophe est, comme le note bien Paul Hoffmann, un « être de fiction », et nous pourrions également ajouter, un « androgyne de fiction » – comme est de fiction la Nature à laquelle il se réfère en rêvant d'un style inné, spontané, proche du cœur, dans lequel aurait infusé une forme de sagesse miraculeuse²². On remarque en effet, jusqu'à un certain point, que le langage qu'il emploie lui-même à l'intention de ces femmes, afin de s'en faire comprendre, n'a rien de sexué. Il est juste imagé, vivant et didactique, comme le serait un langage adapté à des disciples.

On soulignera enfin, encore avec Stéphane Pujol, le fait que la Révolution mit bientôt fin à cette utopie d'une langue et d'une relation au savoir purement féminines, en faisant disparaître la société de loisirs qui avait érigé la conversation de salon en art et en modèle ; en modifiant ainsi les formes du partage du savoir, et même, sous l'influence de Rousseau, en disqualifiant la mondanité comme vecteur de connaissance. Dès lors, l'utilité des femmes

²² Ainsi que l'écrit Jean Renaud à propos du *Supplément au Voyage de Bougainville*, « L'échec est plus profond et plus simple : Tahiti – c'est-à-dire la Nature – est impensable. La Nature avait cru constituer une référence absolue ; elle avait cru être, hors de toute parole. Et voilà qu'elle n'a d'existence que toute fictive : elle est tout entière fantasme, *texte* » (Jean Renaud, « Diderot et le parler d'amour », Colloque de Cerisy, *Interpréter Diderot Aujourd'hui*, dir. E. de Fontenay et J. Proust, Centre International de Cerisy-la-Salle, Paris, Le Sycomore, 1984, p. 225).

dans l'aventure du savoir amorçait son effacement progressif, sa lente et injuste descente aux enfers. Et pourtant, comme l'a souligné Diderot, n'est-il pas vrai que Jean-Jacques lui-même avait su perdre « bien des moments aux genoux des femmes », et qu'il n'avait donc pas le monopole du cœur ?

Odile Richard-Pauchet,
Université de Limoges, EHIC, E. A. 1087